



21 rue des Malmaisons, 75013 PARIS
Tél : 01 45 85 29 87

Courriel : info@democratie-spiritualite.org
Site : www.democratie-spiritualite.org

Lettre N°87 du 19 avril 2010

L'agenda

L'éditorial

- Servir

Nouvelles de l'association

Résonances spirituelles

- Ouverture inter-spirituelle
- Un bouquet cueilli à l'arbre de vie, *Odile Guillaud*
- Existe-t-il entre les religions et les spiritualités une grammaire commune facilitant leur dialogue et leur enrichissement mutuel ? *Jean-Baptiste de Foucauld*

Débats démocratiques

- Sur l'évolution de la démocratie, *Alain de Vulpian*

Démocratie & spiritualité

- Penser notre crise avec Emmanuel Mounier
- Retour aux sources de la laïcité, *Eric Lombard*
- La démocratie et la spiritualité comme expérience, conférence de Louis Quéré sur John Dewey, *Christian Saint-Sernin*

Informations diverses

Bulletin d'inscription à l'université d'été 2010

Pour recevoir La Lettre par courriel, inscrivez-vous au Yahoogroupe [Demospi](#) (Cet envoi est gratuit, mais une participation aux frais permet de faire vivre l'association. A titre indicatif, 30 € par an).

L'agenda

Au siège de D&S, 21 rue des Malmaisons (75013)

- Lundi 17 mai à 20h : débat sur la fiche "impôts" du Pacte civique, organisé par les groupes La Vie Nouvelle d'Ile de France, avec Jean-Baptiste de Foucauld : **Des impôts, pour quoi faire ? Que sommes-nous prêts à changer ?**
- Mercredi 26 mai à 20h : débat sur les **retraites**

Au Forum 104, 104 rue de Vaugirard (75006)

- Mardi 20 avril de 18h30 à 19h30 : **méditation inter-spirituelle**

A la chapelle Saint Bernard de Montparnasse, sous l'horloge gauche de la gare.

- Lundi 3 mai à 20h : **Pacte civique et valeurs communes**, avec Jean-Baptiste de Foucauld (pour plus de détails : <http://chapellestbernard.free.fr/>).

L'éditorial

Servir

Pour de nombreux militants français après la dernière guerre, le « voir-juger-agir » fut le fil conducteur de leur engagement au **service** à la fois de leur prochain et des causes auxquelles ils croyaient. Ces dernières années, un certain nombre de signaux indiquent que la valeur « **servir** » a perdu de sa vigueur :

- le partage des tâches matérielles dans les familles devient problématique ;
- les associations ont du mal à recruter des bénévoles s'engageant dans la durée ;
- les fonctions électives attirent plus pour le pouvoir et les avantages qu'elles confèrent que pour rendre service à ses concitoyens.

Et pourtant, à côté de ceux qui ne s'engagent pas et de ceux qui cherchent moins à servir qu'à se servir, que de militants estimés pour les **services** qu'ils rendent autour d'eux, que de maires se dévouant pour leurs électeurs considérés comme des prochains, que d'initiatives pour rendre notre société plus solidaire et plus humaine !

Qu'est-ce qui donne la force de **servir** à tous ceux qui s'engagent dans la durée ? C'est sans doute d'abord qu'ils sont en accord avec leur être intérieur et donc avec ce qui donne sens à leur vie. C'est aussi parce qu'ils trouvent des personnes avec qui ils apprécient de voir, juger, agir, servir ensemble pour incarner ce à quoi ils croient.

La démarche du Pacte civique nous conduit à approfondir ce qui peut contribuer à changer nos mentalités pour promouvoir ensemble la fraternité et nous aider à lutter contre les inégalités et contre ce qui exclut. Comme le disait l'Abbé Pierre, « le pouvoir est fait non pour servir le pouvoir des heureux, mais pour la délivrance de ceux qui souffrent injustement ».

Trouver un sens à sa vie, apporter de la chaleur au vivre ensemble, donner une âme à notre démocratie, est-ce possible sans un esprit de fraternité porteur du **service d'autrui** ?

Nouvelles de l'association

Université d'été 2010

L'université d'été se déroulera du vendredi 27 août à 9h au dimanche 29 août après-midi ; elle se tiendra comme l'an dernier à Meylan (Grenoble). Le thème retenu est « Interactions et résonances entre démocratie et spiritualité ». Un bulletin d'inscription est joint à cette Lettre.

Pacte civique

Le travail entre organisations de la société civile impliquées dans la démarche se poursuit pour mettre en débat au début de l'été une première version d'un texte grand public.

Résonances spirituelles

Ouverture inter-spirituelle

Extrait du cahier de l'Herne sur Jung lu lors de la méditation au forum 104 le 16 mars

Six siècles avant Jésus-Christ, l'Inde accueillit des étrangers inconnus qui débarquèrent sur la côte de Malabar. A peine débarqués, ceux-ci érigèrent un autel à leur Dieu, tout près de la déesse Kali.

La population locale adressa des protestations au Maharadja, lui demandant d'empêcher ces étrangers de profaner le lieu saint. Le Maharadja répondit que Kali ne pouvait qu'être heureuse de voir des hommes célébrer la gloire de l'Eternel, même si c'était dans une langue et un esprit différent. Ces étrangers étaient des Israélites fuyant Jérusalem attaquée par des Assyriens.

Au Parlement des religions, dont les Assises se sont tenues à Chicago en 1893, Swami Vivékanada, disciple de Rama Krishna, s'exprima ainsi : « Le but d'une religion, sans limitation de temps et d'espace, est de montrer le sommet de la spiritualité en laissant à chaque personne la liberté de monter vers ce sommet unique, que ce soit par l'intermédiaire du Christ, de Bouddha, de Moïse ou de Mohamed. La charité, la sainteté, la sagesse ne sont le privilège exclusif d'une seule église et d'une seule religion, mais toutes, à des époques diverses, ont ajouté le nom d'un apôtre au livre d'or de l'évolution humaine ».

Un bouquet cueilli à l'arbre de vie

Odile Guillaud, à la suite de la rencontre au Forum 104 du 2 février 2010

La reconnaissance de la vie au cœur des crises à travers quatre spiritualités, tel est le sujet qui réunit un musulman, Malik Diawara, un bouddhiste, Jean-Luc Castel, une juive, Claude Cohen Boulakia, un chrétien, Christian Saint-Sernin. Ce n'est pas leur première rencontre mais la poursuite d'un dialogue déjà engagé depuis 2008, mais pour moi, c'est une découverte :

- Malik nous ancre dans l'actualité sociopolitique et nous invite à la réconciliation face aux images de Djihad et de martyrs : « Que la paix soit sur vous » ;
- Jean-Luc insiste sur la nécessité d'un engagement intérieur, qui surtout ne nous détourne pas de l'engagement dans la société (temporalité spirituelle et temporalité sociopolitique de l'histoire) ;
- Claude évoque « l'humour » de Dieu dont les colères témoignent qu'il croit plus que tout « aux excellences virtuelles de l'homme » ;

- Christian, se référant à l'origine grecque du mot krisis (jugement, décision), nous plonge dans la dramaturgie de l'apocalypse, du jugement dernier et de la confrontation au "pauvre" qui rend présent Jésus.

Ces quatre spiritualités apparaîtront bien distinctes dans leur enracinement spécifique. A chacun sa façon bien particulière de prendre en compte les angoisses et les dévastations vécues au cœur de nos crises.

Mais tous se retrouvent pour reconnaître dans leur propre tradition religieuse un appel à la responsabilité et à l'espérance, que cet appel vienne de Yahvé, de Dieu, d'Allah ou de la Compassion.

J'ai aimé que chacun creuse ainsi son sillon, sans recherche d'un méta-religieux qui affadirait et risquerait de faire perdre à chacune de ces traditions une partie de sa substance. Loin de m'inciter au « tourisme spirituel » cette soirée me donne envie de travailler encore et encore ma propre langue maternelle du sens, ma propre tradition religieuse.

Existe-t-il entre les religions et les spiritualités une grammaire commune facilitant leur dialogue et leur enrichissement mutuel ?

Jean-Baptiste de Foucauld

La lecture commune du beau recueil de Martin Buber, « Le chemin de l'homme » nous a mis sur la route de ce que l'on pourrait appeler le **méta-religieux**. Nous avons constaté qu'en approfondissant une tradition particulière du judaïsme, le hassidisme, Martin Buber mettait en valeur des vérités spirituelles universelles qui parlent avec la même évidence aux autres traditions.

N'y aurait-il pas une grammaire commune des religions, un logiciel unique, dont chacune, comme dans un orchestre, déclinerait les accents particuliers tout en se référant implicitement à la structure de base ?

Est-cela qui est recherché dans le dialogue **interreligieux** ? Il y a certes échange, mais au fond, chacun reste sur ses positions fondamentales, un peu comme dans des contacts diplomatiques. Le mérite de ce type de dialogue, c'est de créer de la tolérance et de la compréhension mutuelle, ce qui n'est pas mince.

Le concept de dialogue **intra-religieux**, développé par Raimon Pannikar, vise comme son nom l'indique, à favoriser un contact en profondeur entre les religions, passant plus par la voie de l'intériorité de chacun que par la voie de l'extériorité institutionnelle. Il s'agit d'un dialogue qu'il qualifie de « dialogal » (où la motivation de chacun est de mieux se connaître lui-même), et qu'il distingue du dialogue dialectique (où l'on cherche à savoir qui a raison). Dans le dialogue intra-religieux, chaque religion découvre des valeurs qui sont restées latentes en elle et que les autres ont plus développées qu'elle. En effet, « celui qui ne connaît que sa propre religion n'en connaît aucune, et pas même la sienne »¹. Ce dialogue favorise évidemment une unité plus profonde entre les religions, sans pour autant viser la fusion ou le syncrétisme, et amplifie le dialogue interreligieux. Impliquant « une mutuelle confiance en une réalité supérieure à soi-même et à l'autre », il conduit potentiellement à l'attitude **méta-religieuse**.

Selon celle-ci, il y a une grammaire commune entre les religions, des traits communs qui font que, malgré leurs différences, elles participent toutes d'une même « unité transcendante »,

¹ Raimon Pannikar, entre Dieu et le cosmos, entretiens avec Gwendoline Jarczyk, Albin Michel 1998 (chapitre 12, p. 163).

selon le titre même d'un livre de Fritjof Schuon². C'est le courant de la philosophia perennis tel qu'exprimé par Aldous Huxley³, et par tous ceux qui savent jouer « au jeu des perles de verre » de la connaissance religieuse.

Ce courant inspire les spiritualités intimes de ceux qui y ont accès, mais, en tant que tel, il dialogue mal avec les religions instituées, en raison d'un phénomène de méfiance réciproque ; le plus souvent traditionnaliste, voire franchement réactionnaire, il n'a en général pas su jusqu'ici se situer dans le mouvement démocratique.

Il y a pourtant dans ce continent largement ignoré, du moins en France, un potentiel considérable de compréhension et d'approfondissement mutuel des religions entre elles. Cela me semble dû au fait que chaque religion se caractérise par une recherche d'équilibre plus ou moins réussie entre des couples d'opposés, couples qui expriment en leurs deux termes antagonistes des visions spirituelles opposées et incomplètes mais sommées de coexister pour représenter correctement la totalité de la réalité. Ces couples tiennent au fait que l'accès au divin peut se faire par la voie de l'immanence ou de la transcendance ; de manière relativement impersonnelle ou personnelle ; par l'intériorité ou par l'extériorité ; par une relation directe et immédiate ou par la médiation d'une institution, d'un livre ou d'un culte ; de manière libre ou déterminée ; par la contemplation ou dans l'action ; par la mystique ou par la gnose etc. Mais, chaque religion se positionne sur cette grande combinatoire générale en mettant l'accent sur un des termes plutôt que sur un autre. Elle se simplifie ainsi la vie et rend son message social plus audible. Mais chaque religion possède, de manière plus ou moins apparente ces doubles dimensions ; chaque religion résiste d'ailleurs, dès qu'on la critique un peu, à toute schématisation. Mais dans la réalité sociale, dans l'effectivité de la mondialisation, tout se passe comme si une sorte de division théologique du travail s'était organisée, avec le Dieu personnel de l'occident d'un côté, et, de l'autre, les religions, tantôt immanentes, tantôt extra-mondaines de l'orient, avec toutes les infinies nuances qui vont d'un pôle à l'autre.

Or, les grands moments spirituels adviennent lorsque ces pôles apparemment antagonistes s'articulent entre eux de manière souple, s'unissent sans se confondre, et restent distincts sans être séparés. C'est dans ces moments que le caractère lumineux des religions vécues a le plus de chance de l'emporter sur leur face obscure et violente.

La recherche méta-religieuse devrait donc avoir davantage droit de cité, être reconnue comme une discipline universitaire et théologique à part entière, là où les chercheurs sont souvent aujourd'hui obligés de se déguiser en spécialistes reconnus d'une discipline académique répertoriée. La fonction de l'étude du fait religieux ou méta-religieux, finalement, est bien de relier les religions entre elles, de les aider chacune à cultiver sa propre complétude au miroir de celle des autres.

Cela les aiderait à faire front commun pour féconder la démocratie, tout en les obligeant elles-mêmes à faire entre elles expérience de démocratie. Aussi cette recherche d'un **méta-religieux** renouvelé, intégré dans la modernité, référencé à la démocratie, me paraît constituer l'un des moyens de féconder les relations entre Démocratie et Spiritualité.

² Fritjof Schuon, De l'unité transcendante des religions, Seuil, 1979.

³ Aldous Huxley, La philosophe éternelle, Seuil, Points sagesse.

Débats démocratiques

Sur l'évolution de la démocratie

Face à des médias de masse manichéens, Internet et ses réseaux sociaux favorisent le foisonnement des idées. Mais pour contribuer à la création de consensus, il y faudra encore une bonne dose de méthode et d'éthique du débat.

Extrait du [bulletin de mars 2010](#) d'Alain de Vulpian et amis.

Y a-t-il en politique un cheminement en cours de l'organisation du conflit entre partis organisés vers la recherche de consensus créatifs ?

Tant que les médias de masses resteront les maîtres du jeu, ça ne bougera pas ; ils voient tout sous forme de camps opposés. Par exemple, les états généraux de la violence à l'école, c'est plutôt une bonne idée de mettre tout le monde autour d'une table, mais les médias ont tendance à y voir un artifice d'un camp contre l'autre.

Ce qui est très positif, c'est la montée en puissance des médias en ligne. Avec eux, ça foisonne, rien n'est bloqué. Ils empêchent la division en deux camps opposés. Mais ils ne permettent pas la construction de consensus. Il faut mêler des débats réels et de l'internet. Par exemple MacDo envisage d'organiser, en dehors des heures de repas, des débats autour de sujets de société, reliés à des interactions sur Internet.

Les réseaux sociaux qui connaissent un grand succès fonctionnent pour eux-mêmes et leurs membres, supports de convivialité, d'insertion, de connectivité, de progression de carrière... On est au tout début d'autres types de réseaux qui seraient des communautés virtuelles/réelles autour d'enjeux sociaux ou politiques. Par exemple, il existe un tel réseau EPODE (Ensemble Prévenir l'Obésité des Enfants ?). Il y a des réseaux constitués par des citoyens d'une même commune et quelques organisations, par exemple sur les déplacements ou les économies d'énergie. Des réseaux peuvent se constituer autour d'une entreprise (comme Leroy-Merlin) ou d'une municipalité ou d'un journal (comme Psychologie magazine sur les psychotropes).

Quels sont les acteurs qui vont prendre du poids par rapport aux Etats et aux entreprises au XXIème siècle ? J'aime la distinction de P. Calame : les territoires et les filières. Par exemple, sur un véritable développement des produits bio il existe un réseau en Bourgogne et Franche Comté qui va des producteurs de blé au MacDo.

Démocratie & Spiritualité

Penser notre crise avec Emmanuel Mounier

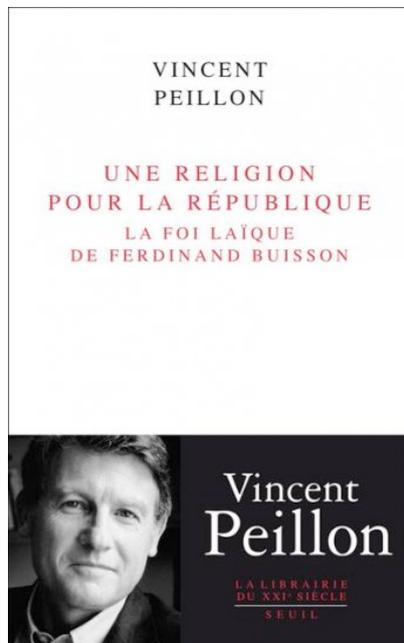
*[Le Monde](#) a publié dans sa rubrique Opinions du 21 mars 2010 un article de **Guy Coq**, président de l'Association des amis d'Emmanuel Mounier, **Jacques Delors**, ex-président de la Commission européenne et **Jacques Le Goff**, professeur de droit public à l'université de Brest. Nous ne pouvons en reproduire ici que des extraits.*

(...) Face à la "grande crise" (de 1929), Emmanuel Mounier se livre à une analyse spectrale du désordre économique avec un même souci d'en scruter les causes profondes relevant, à ses yeux, de l'ordre du "spirituel". (...) Il se situe dans le choix des valeurs d'orientation constituant l'*ethos* d'un type de société, dans le contresens de "*croire qu'une société ne vit que*

de pain et de jeux, d'économie et de spectacle, de pouvoir d'achat et de médias". Une option aussi indigente expose fatalement à l'embarquée majeure. (...)

Retour aux sources de la laïcité

Eric Lombard



Dans son dernier livre, **Une religion pour la République : la foi laïque de Ferdinand Buisson**, Vincent Peillon ressuscite une figure méconnue de la troisième République, Ferdinand Buisson (1841-1932), un des pères fondateurs de la laïcité française. Salutaire retour aux sources qui dessine en creux le supplément d'âme qui fait défaut à notre Ve République finissante.

Licencié ès lettres et agrégé de philosophie, Ferdinand Buisson s'exile volontairement en Suisse pour ne pas servir le régime de Napoléon III. Rentré en France après la chute du Second Empire, auteur d'un monumental Dictionnaire de Pédagogie, il prend une place éminente : inspecteur général de l'instruction publique en 1878, il est appelé par Jules Ferry à la direction de l'enseignement primaire, où il restera 18 ans. Il y rédigera les textes qui vont instituer l'école laïque.

[Député](#) de la Seine de 1902 à 1914, puis de 1919 à 1924, il prépare la loi de 1901 sur les congrégations, puis celle de 1905 sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat ; il se bat aussi pour l'enseignement professionnel obligatoire et le droit de vote pour les femmes. Dreyfusard, il compte parmi les fondateurs de la Ligue des Droits de l'Homme. Il sera aussi président de la Ligue de l'enseignement et recevra le [prix Nobel de la paix](#) en 1927.

« C'est à l'homme de faire l'homme »

Après le grand rationalisme du 17^e et le matérialisme du 18^e, le 19^e fut paradoxalement le siècle « du grand tourment religieux » (p 41). « C'est dans ce contexte d'effervescence religieuse que la laïcité va trouver son premier élan, comme projet pour construire la religion universelle (...) dont la Révolution a besoin pour s'accomplir et la République pour se fonder » (p 43).

Protestant, philosophe, républicain, socialiste, pédagogue, Ferdinand Buisson fut le théoricien et le grand ordonnateur de cette parenthèse de l'histoire « où la République eut une religion » (p 18). Même si elle s'inscrivait dans une stratégie politique, son action n'en fut pas moins portée par de fortes convictions.

Fondateur en Suisse d'une nouvelle Eglise, l'Eglise libérale, ouverte à tous, sans dogme ni clergé, proposant, sur le modèle du Christ, « une vie plus sainte au-dedans, plus active au dehors » (p 24), ce fils de protestants est convaincu que l'homme aspire au divin, un divin immanent à la conscience. Il militera toute sa vie pour une religion laïque « de salut terrestre et de transformation sociale » (p 26).

La foi laïque de Ferdinand Buisson répond au besoin de créer cet esprit public qui a fait défaut à la Révolution puis a mené la République à sa perte, alors qu'il apparaît impossible de

« protestantiser la France ou de démocratiser le catholicisme ». Il s'inscrit dans la lignée de penseurs nombreux qui, d'Edgar Quinet à Jean-Jaurès, ont conçu la laïcité pour faire pièce au pouvoir de l'Eglise catholique. Non pour extirper tout sentiment religieux, mais pour épurer la religion et en faire le socle de la morale et de l'ambition Républicaine.

Ferdinand Buisson rejette le positivisme, car il abandonnerait aux Eglises constituées le monopole de la transcendance. Mais Vincent Peillon souligne toute la difficulté et l'ambiguïté de sa position en se référant à Proudhon, pour qui il faut choisir entre l'Eglise et la Révolution : « si on garde un bout de religion, on garde toute la religion, c'est-à-dire l'Eglise et le catholicisme » (p 176).

C'est à l'homme de faire Dieu

Ferdinand Buisson en appelle à un christianisme originaire : « *Foi en Christ et liberté pour tout le reste* ». (p 155) Il est viscéralement opposé à tout credo, qu'il soit religieux ou même moral. (p 228). Il « craint par-dessus tout un catéchisme républicain, une orthodoxie laïque » (p 273). Il place la liberté de conscience, fondement de tous les droits et de toutes les libertés, au centre de sa « théologie ». La laïcité qu'il défend et installe dans l'école publique intègre ses deux convictions fondamentales : l'homme est religieux, l'homme est libre.

Très documentée, cette longue page d'histoire des idées conduit le lecteur de la Réforme à la Révolution en passant par les Lumières et lui fait vivre les nombreux débats autour de la naissance chaotique de la République au 19e siècle. Bien qu'il ne prenne pas explicitement partie, on sent une grande proximité de l'auteur avec son confrère en philosophie et en politique, voire une vive sympathie pour ses idées, qu'il justifie dans une interview à [Philosophie Magazine](#) (« Il faut armer spirituellement la gauche »).

Citations de Ferdinand Buisson

« Véritablement libre et véritablement responsable, l'âme humaine se trouve placée en face du devoir ; la loi morale se dresse devant elle, écrite d'abord dans la conscience par la nature elle-même, rendue plus lisible encore par l'Evangile. Que l'âme arrive à s'y soumettre pleinement par une obéissance volontaire, voilà l'essence de la vie morale et le but suprême de la religion ».

Ferdinand Buisson, *Sébastien Castellion, sa vie, son œuvre (1515-1563)*

Ce que veut la religion, c'est que « l'esprit poursuive toujours l'infini, et ne se flatte jamais de le posséder ».

Pour le religieux laïque, « croire en Dieu, ce n'est pas croire que Dieu est, c'est vouloir qu'il soit ».

Ferdinand Buisson, *La Religion, la Morale et la Science*

Vincent Peillon, *Une religion pour la République : la foi laïque de Ferdinand Buisson*, [Seuil 2010](#), 278 pages, 19 €

La démocratie et la spiritualité comme expérience.

Christian Saint-Sernin, à partir de la conférence de Louis Quéré sur John Dewey (Forum 104, 1^{er} avril 2010)

Ce qui nous intéresse en Dewey, c'est sa manière de penser la démocratie et la spiritualité sous le mode d'une expérience ainsi que sa conception de l'idéal et des valeurs. « Se départir de l'habitude de considérer la démocratie comme quelque chose d'institutionnel et d'extérieur à soi, acquérir l'habitude de la traiter comme un mode de vie personnel, c'est comprendre que la démocratie est un idéal moral et que, dans la mesure où elle devient un fait, elle est un fait moral ». (Conférence donnée par John Dewey pour ses 80 ans)

« Si l'on pouvait saisir *les fondations et les repères naturalistes de la religion*, l'élément religieux de la vie émergerait du plus fort de la crise affectant la religion. On découvrirait alors que la religion a sa place naturelle dans chaque aspect de l'expérience humaine qui a trait à l'évaluation des possibilités, à l'émoi suscité par les possibilités qui n'ont pas encore été réalisées et à toute action visant à le faire ».

Il en va du religieux comme de l'esthétique : l'unification des composantes de l'expérience dans un tout où elles s'intègrent les unes dans les autres est la manifestation la plus élémentaire de l'esthétique. **Le religieux est une qualité ou une fonction de l'expérience, qui se manifeste, d'un côté, par l'union de l'idéal et du réel, de l'autre, par l'unification du soi à travers son allégeance à des idéaux liés entre eux.**

Dewey a une conception spécifique de l'expérience qui n'est pas la simple expérience vécue dans ce qu'elle a de subjectif (impression, sentiment, conscience, etc.). Elle est « anté-subjective » ; c'est une affaire d'organisation de la conduite dans une situation qui la contrôle pour une part. Elle conjoint l'affectif, le cognitif et le pratique. Elle repose sur des transactions avec l'environnement, car il y a une distribution des opérations entre celui-ci et l'agent humain. L'un et l'autre agissent nécessairement en tandem. Son aspect « vécu », « subjectif » est second, puisqu'elle est en deçà de la distinction de l'organisme et de l'environnement, de l'objectif et du subjectif. Une expérience est un tout unifié de manière harmonieuse.

Pour Dewey, **le religieux est fonction de la façon dont l'expérience opère**, dès lors qu'elle est **capable d'engendrer un ajustement meilleur entre la vie et ses conditions, en projetant des possibilités non encore réalisées**, en réalisant une « harmonisation du soi », qui implique une unification dans un tout, sans tension, contradiction ni conflit. Ce soi unifié, complet « est un idéal, une projection de l'imagination ». Il est tourné vers cet idéal englobant qui le dépasse et qu'il se le donne comme fin pour atteindre son unification. Cet ajustement est **une modification de soi, un changement d'attitude** : « Il entraîne une recomposition et une harmonisation des différents éléments de notre être qui vont de pair avec un arrangement, un réagencement, en fonction de nous, des conditions environnantes, même si ces conditions changent ».

Pour une telle conception du religieux, il est essentiel de se démarquer du surnaturel et de s'émanciper des religions (qui n'ont pas le monopole des idéaux), en concevant différemment la puissance invisible qui contrôle nos destinées : ce n'est pas celle d'un être surnaturel, mais celle d'idéaux, qui, eux, n'ont rien de surnaturel... car ce sont des projections de possibilités inhérentes aux relations ordinaires et naturelles entre les gens. « Tout effort pour améliorer les choses est animé par la foi en ce qui est possible, non par l'adhésion au réel ».

Bref, « une activité poursuivie par quelqu'un au nom d'une fin idéale, parce qu'il est convaincu de sa valeur générale et permanente, et ce malgré les obstacles et en dépit des dangers qui le menacent, est de nature religieuse ». L'allégeance à des fins idéales englobantes, produites par l'imagination, et créditées d'une autorité sur la volition et les émotions, permet à la personne d'unifier son soi... sans recourir aux croyances, aux pratiques

et aux institutions que les religions ont greffé sur cet élément religieux de l'expérience, qu'elles ont du coup « dénaturé ».

« La religion a sa place naturelle dans chaque aspect de l'expérience humaine qui a trait à l'évaluation des possibilités, à l'émoi suscité par les possibilités qui n'ont pas encore été réalisées et à toute action visant à le faire ». Le religieux c'est la foi en des valeurs ou des fins idéales... elle comporte deux aspects. Le premier est une **conviction morale**, le second est **l'émotion**. « Il existe une différence entre croire, au sens d'être convaincu qu'une fin devrait régir la conduite, et croire qu'un objet existe en tant que vérité pour l'intellect. La conviction, au sens moral du terme, signifie être conquis, vaincu, dans notre nature active par une fin idéale ; cela signifie que nous reconnaissons sa prétention légitime sur nos désirs et nos buts. Une telle reconnaissance est avant tout pratique, et non intellectuelle. Elle va au-delà des preuves qui pourraient être présentées à *tout* observateur (...). L'autorité d'un idéal sur un choix et une conduite est l'autorité d'un idéal, et non celle d'un fait, celle d'une vérité garantie à l'intellect ou celle du statut de celui qui propose la vérité ».

Une valeur est quelque chose dont on doit faire l'expérience, parce qu'il ne peut pas y avoir d'engagement pour une valeur si nous ne sommes pas « captivés » par cette valeur. Parler des valeurs, c'est parler de sentiments et d'expériences, non pas à la manière d'une discussion rationnelle qui chercherait à convaincre ou à trouver un consensus (comme à propos de normes) mais en cherchant à comprendre pourquoi je crois ce que je crois et pourquoi vous croyez ce que vous croyez.

Le deuxième aspect important est *l'émotion*. Il faut que l'idéal englobant qui suscite la conviction morale provoque aussi des émotions. Sinon il ne se connecte pas à l'action. On a alors le religieux, qui « est de la moralité touchée par l'émotion »...

Dewey prend bien soin de préciser qu'un idéal ce n'est pas une chimère. Un idéal exerce un pouvoir dans l'action, notamment un pouvoir de motivation et d'inspiration, d'orientation et de contrainte ; il peut s'incarner en elle. C'est ce qu'il appelle « l'idéalisme de l'action ». Ce n'est pas parce qu'il est le produit de l'imagination que l'idéal est une illusion. L'imagination saisit des possibilités, des choses non encore réalisées, et les convertit en fins et valeurs idéales, ou en objets de désir et d'effort. Elle le fait sur l'arrière-plan d'une évaluation des conditions existantes comme insatisfaisantes, défectueuses ou indésirables. L'idéal prend ainsi « racine dans des conditions naturelles ; il émerge lorsque l'imagination idéalise l'existence en tirant parti des possibilités offertes à l'action et à la pensée »

Ces idéaux et ces valeurs abondent dans l'espace public, mais de façon embryonnaire ; il s'agit donc de créer les conditions qui leur permettent de se développer, non pas en les étayant sur le surnaturel, mais en les appliquant aux affaires sociales avec la méthode de l'intelligence collective, inventée et éprouvée par la science expérimentale moderne, à travers des **enquêtes coopératives** adaptées, « passant par l'observation, l'expérimentation, le relevé des résultats, la réflexion contrôlée », et bien sûr par la discussion et la communication. Le développement de cette méthode comme méthode de fixation et de justification des croyances a évidemment modifié « le siège de l'autorité intellectuelle » et changé le statut des vérités révélées, ou des vérités gardées par une autorité religieuse. « La méthode de l'intelligence est ouverte et publique », ce que n'est pas la méthode des institutions gardiennes des vérités révélées.

La foi commune en la méthode d'intelligence est déjà contenue dans nos relations mutuelles, telles que progressivement élaborées par la communauté humaine au cours de sa longue histoire ; elle est à la base de l'action morale qui n'est pas une affaire d'application de principes ou de maximes universelles à des situations concrètes, mais qui procède plutôt de la compréhension de ces situations et de la perception en elles de possibilités méritant d'être constituées en « fins à atteindre ».

Une bonne compréhension du religieux nous donne finalement accès à la **genèse des valeurs**. Cette genèse est un processus de création, expérimental et continu, guidé par l'intelligence naturelle. L'imagination réorganise ce qui existe déjà, et fait voir, en termes de possibilités, les choses existantes « selon de nouvelles relations ordonnées à une nouvelle fin ». Ces possibilités deviennent des fins à poursuivre, dès lors qu'elles suscitent des émotions. Lorsque ces fins idéales sont mises en œuvre, et confrontées à des situations réelles, elles se modifient et gagnent en précision et en cohérence ; et l'on arrive à en imaginer de plus appropriées aux conditions réelles : « Le processus perdure et progresse avec la vie de l'humanité. Ce qu'une personne et un groupe accomplissent devient le point d'appui et de départ de ceux qui leur succèdent ». Ainsi l'expérience ne cesse d'engendrer des fins et des valeurs de l'intérieur d'elle-même, en se laissant guider par ce qui a été appris et acquis.

Dewey va jusqu'à dire que, finalement, *l'idée de Dieu* désigne un processus naturel : « Il existe des forces, dans la nature et dans la société, qui engendrent et soutiennent les idéaux. Ces derniers sont ensuite unifiés par l'action qui leur donne cohérence et solidité. C'est cette relation *active* entre idéal et réel que j'aimerais nommer « Dieu ». Elle n'a rien d'automatique ; elle est à faire et à refaire.

La sécularisation a amené une autonomisation des valeurs par rapport aux Églises, en congédiant le surnaturel et en permettant que le **mariage entre l'intelligence, l'imagination et l'émotion « nous garantisse la naissance d'institutions meilleures »** : l'« intelligence sociale » est différente de la simple « raison », elle est une « capacité à évaluer les possibilités d'une situation et à agir conformément à son estimation » ; mais elle est limitée, car incapable de saisir l'existence dans sa globalité, d'appréhender la totalité mystérieuse qu'est la communauté étendue des êtres, et de faire naître des idéaux. C'est pourquoi elle a besoin de l'imagination. Quant à l'émotion, elle est l'élément moteur de l'expérience comme facteur d'unification ou de cohésion ; elle stimule le désir et l'imagination qui ouvrent la voie à un futur inexploré et qui font advenir des choses qui n'ont jamais existé dans le passé. Mais, pour ne pas perturber l'organisation de l'expérience, elle doit se combiner avec des dimensions plus cognitives et plus pratiques.

En définitive, pour Dewey, la démocratie est la méthode de l'intelligence appliquée à la formation des valeurs et des désirs ainsi qu'à la résolution des problèmes dans tous les domaines de l'existence.

Le texte intégral de la [conférence de Louis Quéré](#) peut être consulté sur le site.

Informations diverses

- Jean-Baptiste de Foucauld, président de Démocratie & Spiritualité, vient de publier ***L'abondance frugale : Pour une nouvelle solidarité***, chez Odile Jacob (276 p, 23€) : Faute d'avoir corrigé à temps les déséquilibres que l'on sentait monter, nous voilà confrontés au défi de résoudre trois crises en même temps. Celle du chômage et de l'exclusion d'abord. La crise écologique ensuite. Les retombées de la crise financière enfin. La solution est-elle dans la quête illusoire du « toujours plus » ? Sûrement pas. Mais elle ne viendra pas non plus du « toujours moins » de solidarité. Bien au contraire. Les trois mots d'ordre de demain devront plutôt être : sobriété, justice et créativité. « Plus de sobriété pour plus de justice et plus de créativité pour plus de sens » : voilà les principes de l'abondance frugale qui, selon Jean-Baptiste de Foucauld, doit inspirer le nouveau Pacte civique à inventer ensemble pour sortir de l'ornière. Comment y parvenir ? Quel sens donner à la société que nous voulons pour

demain ? C'est ce qu'explore ce livre, contribution profonde et radicale au débat politique qui doit désormais rebondir.

- **Service civique** : [Juris associations](#) publie *Volontariats - De grandes ambitions pour le service civique* dans son N° 416 du 1er avril 2010, p 38. Sur ce même sujet, voir aussi le N° 14 (2e trimestre 2010) de la revue *Après-demain* (Fondation Seligmann).
- Christian Saint-Sernin présentera le 20 mai à 20h au Forum 104 l'approche [d'Edmond Ortigues](#) (1917-2005) sur le langage et sa manière de présenter le symbole comme ouverture ou création d'un nouvel espace de communication.
- Le collège des Bernardins organise le lundi 31 mai une soirée consacrée à **La pensée religieuse russe et sa réception contemporaine** autour du recueil *Les Jalons Cent Ans après* (avec Antoine Arjakowsky).
- **Nouveautés sur le site de D&S** :
 - [Lectures communes 2010](#)
 - [Quelles valeurs pour vivre et pour travailler ensemble ?](#) Compte-rendu de la rencontre-débat du 22 mars 2010 avec Philippe d'Iribarne.
 - [Religion, démocratie, modernité : le projet audacieux de J. Dewey.](#) Texte de la conférence de Luois Quéré du 1er avril 2010
 - [Cahier de l'Université d'été 2009](#)



Université d'été à Meylan (Grenoble) du 27 au 29 août 2010

Interactions et résonances entre démocratie et spiritualité

L'Université d'été 2008 a permis d'approfondir notre relation à la spiritualité (voir cahier [*Spiritualités en résonance*](#)) et celle de 2009 d'approfondir les raisons de nos engagements en abordant la question « *comment, dans mon cheminement, je mets en pratique mon désir de démocratie ?* » (voir cahier [*Expériences et résonances démocratiques*](#)).

Après ces deux universités d'été, la suite logique, dix-sept ans après l'écriture de la charte de D&S, est d'approfondir le « & » qui relie Démocratie et Spiritualité. Il est donc proposé :

- d'échanger sur l'expérience personnelle du lien que nous faisons (ou que nous ne faisons pas) entre notre (ou la) spiritualité et notre (ou la) vie démocratique ;
- de faire le point sur où nous en sommes de ce « double effort d'approfondissement de l'exigence démocratique et de renouvellement spirituel » préconisé par la Charte ;
- de s'interroger sur la place que nous attribuons aux spiritualités et aux religions dans la vie démocratique (question posée par les récents débats sur les communautarismes et sur la laïcité et qui est sous-jacente à la démarche Pacte civique).

L'université 2010 s'inscrit dans une continuité de méthode et d'ambiance avec celles de 2008 et de 2009 :

- méthode : on prendra le temps nécessaire à un partage d'expériences et de réflexions pour remonter jusqu'à nos motivations profondes et pour favoriser les résonances entre participants. Le questionnaire adressé avant la session doit faciliter l'expression de chacun en vérité.
- ambiance : la convivialité présidera à nos échanges. Une place importante sera accordée aux temps de méditation et de silence.

Comme pour les deux précédentes universités, les échanges de la première journée s'appuieront sur un questionnaire stimulant la réflexion préalable des participants, chacun étant appelé à formuler, au moins pour lui-même, les réponses qu'il apporte aux questions posées ou à celles qu'il se pose lui-même.

Le programme et le questionnaire sont en cours d'élaboration par l'équipe chargée de l'université d'été. Voici quelques éléments :

Jeu­di 26 août : accueil à partir de 18h

Dimanche 29 août : clôture à 12h30

Lieu : Centre Théologique de Meylan, 15 chemin de la Carronnerie, 38240 Meylan

Tél : 04 76 41 62 70